LE VALDUC, notre maison…

1911

LE VALDUC , LE VAL DUC OU LE CHATEAU DE VALDUC A AUDERGHEM

Eléments historiques et familiaux
rassemblés par Frédéric et Patricia de Schrevel

Cette commune avait huit ans…

Elle ne fut connue pendant des siècles que comme « *hameau* », dépendance rattachée, comme Boitsfort, à Watermael, et qui, en 1435, ne comptait avec elles que 174 foyers.

Jusqu'au XVIIIè siècle, le hameau d'Auderghem n'entretetenait avec les villages et avec Bruxelles que des relations peu étroites et actives. Ses communautés religieuses de Val-Duchesse et de Rouge-Cloître, ses métairies et ses maisons étaient éparpillées à travers champs et bois.

En 1726, la création de la chaussée de Wavre déclencha un mouvement de rapprochement des habitations et même des auberges s'installèrent. Le mouvement s'accentua bientôt avec l'ouverture, en 1844, d'une chaussée pavée reliant Auderghem à Boitsfort.

Le 8 août 1862, le Roi Léopold Ier signa, sous l'impulsion des députés Henri de Brouckère et Pierre Van Humbeek qui possèdaient tous deux une demeure de campagne dans la localité, la loi qui fit d'Auderghem une commune indépendante, avec, à sa tête, Henri de Brouckère comme premier bourgmestre.

Et, parmi les conseillers communaux nommés par le Roi, on trouve déjà Eugène de Cartier, celui-là même qui avait acquis le Château de Val-Duchesse dès 1840 et dont le fils, Paul, bâtirait le Val-Duc en 1870…

La Commune d'Auderghem avait alors huit ans…

Elle comptait 1640 habitants mais rapidement et avec le soutien du Crédit Communal créé en 1863, elle se lança dans un important programme de travaux publics, améliora le réseau routier et installa dès 1872 l'éclairage nocturne des principales artères.

Très vite, les usines et industries furent attirées par la jeune Commune, rejoignant ainsi celles qui y étaient déjà bien installées. Parmi elles, on cite dès 1772 cette usine métallurgique reprise et développée par Eugène de Cartier, puis par son fils Paul, le bâtisseur du Val-Duc.

C'est donc aussi à la plus ancienne usine de la Commune, puisque ses bâtiments existent toujours aujourd'hui, qu'est attaché notre Val-Duc.

****

Cartier, ValDuchesse, Valduc,…

Fils de Louis de Cartier, seigneur de Marchienne, Eugène Amour Baron de Cartier est né à Marchienne-au-Pont le 28 Thermidor An XI, soit le 16 août 1803. Il épousa le 11 février 1834 à Saint-Josse-ten-Noode Pauline Garnier dont il eut cinq enfants, Paul, Anne-Marie, Eulalie, Léontine et Ernest.

En 1840 Eugène Amour (Armand dans certains actes) de Cartier fit l'acquisition du Château de Valduchesse. Après son décès le 30 mai 1869, celui-ci passa le 25 novembre 1869 à sa fille Anne-Marie qui avait épousé François Puissant d'Agimont d'Heer et d'Heerlette. Elle mourut à l'âge de 34 ans le 10 mai 1871 et son époux à 46 ans le 23 janvier 1872.

Faute de descendance, le Château de Valduchesse fut cédé le 30 mai 1872 par leur fils Ferdinand Puissant d'Agimont au banquier Ad. Franck-Morel, puis à Charles Dietrich qui, à partir de 1903, lui donna le visage que le château montre encore aujourd'hui.

Le Château de Valduchesse relevait de la commune de Watermael dont Auderghem a fait partie jusqu'en 1863. Eugène Amour de Cartier fut bourgmestre de Watermael dès 1842.

C'est son fils Paul Baron de Cartier, Officier du Nichan-Iftikkar (Tunisie) qui nous intéresse dans l'histoire du Valduc.

Né à Ixelles le 14 novembre 1835, Paul de Cartier épousa le 27 février 1867 à Bruxelles Idalie de Burtin, fille de Rodolphe Chevalier de Burtin, Conseiller Provincial

du Brabant, et de Pauline Van den Nest. Idalie naquit à Bruxelles le 24 décembre 1836 et donna à Paul de Cartier trois filles, Alix née à Auderghem le 17 mars 1868, qui épousa le 15 septembre 1896 à Jette Alphonse Fabri, dont descendance, et décéda le 19 avril 1935 à Ixelles, Maria née à Auderghem le 24 octobre 1870, infirmière et volontaire de guerre, décédée sans alliance le 27 août 1924 et Josèphe-Marie née à Auderghem le 20 juillet 1872 et qui décéda elle aussi sans alliance le 25 mai 1921.

Arrêtons-nous un instant sur la famille de Burtin, et en particulier sur les aïeux d'Idalie. Son grand-père d'abord, Jacques Louis de Burtin d'Esschenbeek (1775-1838). Epoux de Barbe de Bernard de Fauconval (1807-1883), il acquit sous Halle en Brabant, l'une des seigneuries séculaires de la région vers 1800. Comme la seigneurie de Vlieringhen à laquelle reste de nos jours très attaché l'auteur de ces pages et heureux propriétaire du Valduc, Esschenbeek fut miniaturisée en 1598 par Adrien de Montigny, artiste de Valenciennes commandité par Charles de Croÿ, dans ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom des « *Albums du Duc de Croÿ* ».

Son arrière-grand-père aussi, François-Xavier de Burtin (1743-1818). Paléontologue et naturaliste de renom, on lui doit une « *Oryctographie des environs de Bruxelles* », ouvrage rehaussé de planches à l'aquarelle sur les fossiles et minéraux de la région et qui fut couronné en 1784 par l'Académie de Bruxelles et en 1787 par la « *Haarlemse Vereniging voor Wetenschappen* ». Il était aussi conseiller personnel de l'Empereur Joseph II et Conseiller-Référendaire du Gouvernement Général des Pays-Bas.

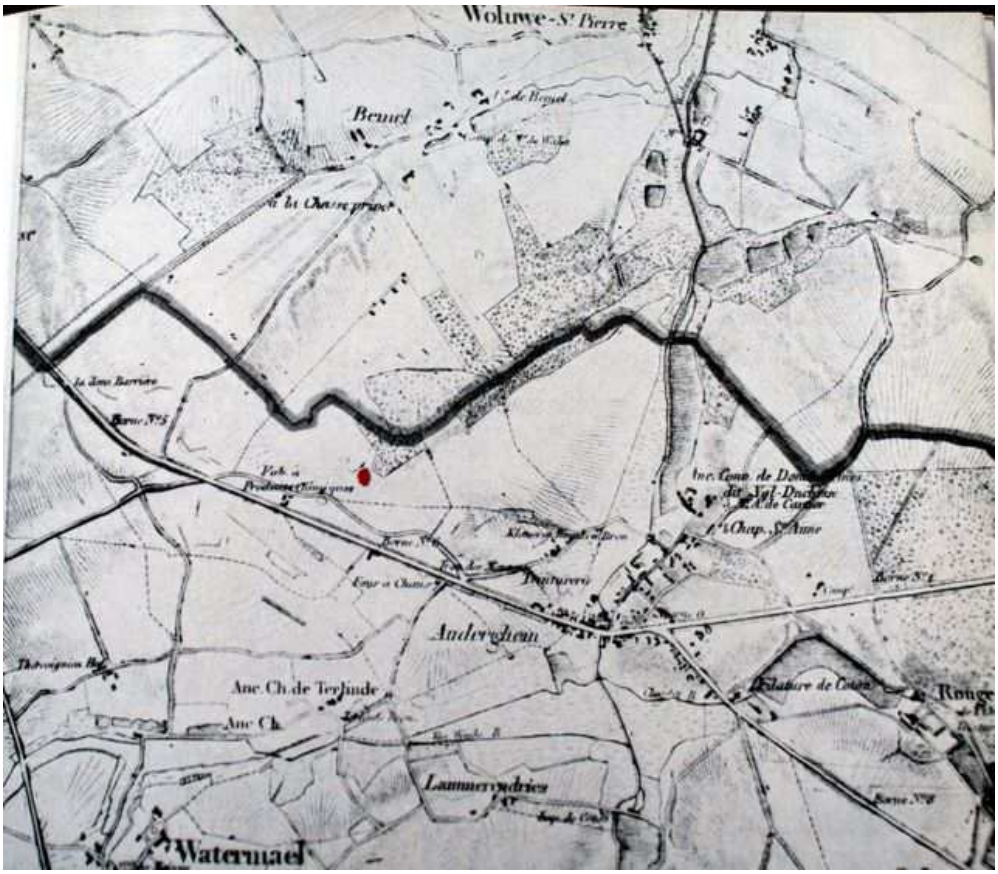
Le Château d'Esschenbeek, disparu aujourd'hui à l'exception de quelques bâtiments annexes, de l'étang et du portail d'accès, échut au décès de son père en 1865, à Idalie de Burtin. Les actes de l'époque reprennent jusqu'en 1867, année de leur mariage, Paul et Idalie de Cartier comme derniers propriétaires du Château d'Esschenbeek issus de la famille de Burtin.

Revenons au Valduc. Les actes notariés de l'époque qualifient Paul de Cartier de « *propriétaire et industriel* » et l'histoire montre que ces qualificatifs se justifiaient bien.

Le 22 décembre 1869, Paul de Cartier acheta à Henri de Brouckère, Ministre d'Etat, bourgmestre d'Auderghem et propriétaire par ailleurs du Château Sainte-Anne depuis 1843, une terre de 51 ares 11 centiares « *avec la maison et autres bâtiments s'y trouvant », puis successivement sur les communes d'Auderghem et de Woluwe-Saint-Pierre, le 4 janvier 1870 une terre de deux hectares 87 ares 43 centiares « avec chalet »* d' Edouard Wielmacker, le 4 février 1870 25 ares 64 centiares de Jean-Baptiste et Louis de Haveskerke et enfin le 21 septembre 1871 une terre de 41 ares 31 centiares de Georgine Maluin-Demat.

Paul de Cartier venait de perdre à Auderghem le 30 mai 1869 son père Eugène Amour de Cartier, déjà veuf depuis un an.

On connaît Paul de Cartier comme industriel dès 1870. Il présidait à Auderghem la société exploitante du chemin de fer projeté entre Bruxelles et Tervuren.



Auderghem vers 1850, d'après Vandermaelen (Grande carte topographique de la Belgique, feuille n°8 Tervueren). On aperçoit à l'Ouest du point rouge la "fabrique à produits chimiques (Société du minium de fer de Paul de Cartier). Le point rouge marque le "Valducveldt" sur lequel Paul de Cartier a construit son château.

Suite au partage de la succession de ses parents le 25 novembre 1870, Paul de Cartier recueillit une « *fabrique de minium de fer avec le terrain* » sise au numéro 2 de la Chaussée de Wavre, et déjà inventoriée comme « *un établissement monté sur une vaste échelle à Auderghem près de Bruxelles pour la fabrication du minium de fer* » dans la Statistique Générale de Belgique en 1865. L'Almanach du Commerce de Bruxelles de 1870 cite la fabrique de minium de fer du baron Amour de Cartier avec « *12 médailles aux expositions* ».

C'est à Eugène de Cartier que l'on doit la découverte du minium de fer et son utilisation dans les peintures antirouille.

Cette fabrique, vieille de cent ans, avait en effet été reprise par le père de Paul de Cartier pour fabriquer et commercialiser des peintures à base de ce composant chimique issu de l'oxyde de fer. Paul de Cartier décida de développer son usine et compléta la fabrique de minium de fer dont il avait hérité par une « *fabrique de céruse* », ce carbonate de plomb que l'on appelle aussi « *blanc de plomb* » ou « *blanc d'argent* » et que l'on utilisait pour créer un effet blanchi sur les meubles.

La fabrique est aussi connue pour le mastic, la tonnellerie, la scierie mécanique, la fabrique de gaz et le matériel dans l'ouvrage de Demeur sur les sociétés commerciales en 1874.

Sur une superficie de 47 ares 95 centiares, voilà bientôt Paul de Cartier à la tête d' « *une fabrique de minium de fer, une fabrique de céruse, avec tous les objets et ustensiles réputés immeubles par destination et servant à l'exploitation de ces fabriques, quatre maisons d'ouvriers et le terrain sur partie duquel sont construites lesdites fabriques et maisons, le tout réuni et ne formant qu'un seul bloc situé à Auderghem, chaussée de Wavre* ». Le même acte indique d'ailleurs que Paul de Cartier a fait construire lui-même la fabrique de céruse et les maisons d'ouvriers.

On y produisait le céruse de plomb en mettant en contact le plomb avec du crottin de cheval fourni par les écuries de l'artillerie militaire à Etterbeek.

Entre-temps devenue le 2 avril 1874 la Société d'Auderghem-lez-Bruxelles pour la Fabrication de la Céruse et du Minium de Fer et ensuite le 5 mars 1881 la « *Nouvelle Société d'Auderghem pour la fabrication de la céruse et du minium de fer* », l'affaire de Paul de Cartier prospéra, prenant de nombreux brevets pour couvrir sa production qui s'écoula jusqu'en Chine, en Russie et sur le continent américain. Gustave Eiffel lui-même fit appliquer les composants produits par Paul de Cartier pour la protection de la Tour Eiffel à Paris à l'exclusion de tout autre produit.

Paul de Cartier resta à la tête de son affaire jusqu'en 1900, année où il la céda à son directeur d'usine, Nicolas Ligot. La société devint à ce moment les Usines Ligot et ses descendants y exploitent, encore de nos jours, non plus le céruse de plomb entre-temps interdit d'usage pour sa toxicité mais bien des peintures de qualité.

La Commission de la « *Biographie Nationale* », au Palais des Académies de Bruxelles, s'adressait en 1957 à ses collaborateurs en vue d'obtenir une notice biographique concernant, entre beaucoup d'autres, le Baron Paul de Cartier. A ce jour, il n'y a pas trace de la rédaction d'une telle biographie.

Paul de Cartier

Jean-Baptiste Degreef, le peintre paysagiste par excellence d'Auderghem, né en 1852 et décédé au Rouge-Cloître le 19 décembre 1894, immortalisa les fabriques de Paul de Cartier en 1876. La toile qu'il a laissée est en possession de la famille de Heinzelin à Kraainem. On y voit l'usine entourée des terres que Paul de Cartier venait de destiner à la construction de son château. A l'époque, Jean-Baptiste Degreef habitait d'ailleurs une petite maison, aujourd'hui disparue, à la Chaussée de Wavre, non loin de la fabrique de Paul de Cartier.

Derrière les fabriques de minium et de céruse, serpentait la « *Duivelskeulstraet* » qui, d'après l'Atlas des Communications Vicinales de 1843, mesurait 928 mètres et 3,30 mètres de large. Utilisée au XVIIIè siècle par les bûcherons pour se rendre de la Forêt de Soignes à Ixelles, le voyageur l'empruntait au XIXè siècle pour se rendre de Bruxelles au Prieuré de Valduchesse. Le chemin, dont le tracé apparaît tant sur la Carte de Van Werden de 1659 que sur celle de Ferraris de 1771, partait de l'actuel square J-B Degreef et serpentait jusqu'au Château de Valduchesse, toujours propriété en 1870 d'Anne-Marie de Cartier, sœur de Paul. Un plan de 1890 décrivant plus tard la propriété parle du « *Chemin dit de Diefstraet* » en lieu et place du Duivelskeulstraet.

En 1870 donc, Paul de Cartier décida de construire derrière ses fabriques et sur le côte opposé de la Duivelskeulstraet, une grande demeure « *de campagne au lieu-dit Vogelen-zang* ». Une avenue particulière bordée d'arbres relia bientôt sa propriété à la chaussée qui relie Bruxelles à Tervueren, ancêtre de la Chaussée Wavre, en croisant la Duivelskeulstraet. Des plans postérieurs dénomment cette avenue

particulière, qui faisait partie de la propriété, « *Chemin dit du Fond du Diable* ». Celui-ci formait un cul de sac conduisant à la grille du château de Paul de Cartier et à la ferme de la famille Haeseleer. Un sentier prolongeait ensuite cette avenue qui prit le 10 juillet 1931 le nom d' avenue des Paradisiers sur décision du Collège Echevinal.

Même si la construction est relatée dans les actes « au lieu-dit « *Vogelen-zang* », le nom « *Valduc* » était déjà attaché à toutes les terres avoisinantes. « *Valducveld* » ou champ Valduc est un toponyme local mentionné deux fois sur le plan cadastral de 1836. Ce champ était limité, semble-t-il, par ce que l'on nomme aujourd'hui l'avenue des Paradisiers et l'avenue du Kouter (partie sud et ouest du champ) et par les limites de la commune de Woluwe-Saint-Pierre et du parc de Woluwe (partie nord et est). La construction allait donc débuter précisément au nord de cette terre du « Valducveld ».

Ce nom remonte peut-être à la duchesse Aleyde, veuve de Henri III, duc de Brabant, qui devait passer par cet endroit pour se rendre de Bruxelles à Valduchesse.

Par la suite, ce sont sans doute les liens familiaux incarnés par la famille de Cartier, présente de part et d'autre, liens qui, à la suite du Valduchesse, ont répandu dans les usages, puis dans les titres, le nom de Valduc, Val Duc ou Château de Valduc pour évoquer la demeure construite par Paul de Cartier, fils et frère des châtelains du Valduchesse, sur la terre du « *Valducveld* ».

****

Le Valduc, une construction dans l'esprit du temps…

La propriété de Paul de Cartier située sous les communes d'Auderghem et de Woluwe-Saint-Pierre était composée d' « *un château avec ses dépendances, écurie, serres, parc, jardins d'agrément, jardin-potager, maison à trois demeures avec écuries et remises, avenue, le tout contenant ensemble trois hectares soixante-deux ares cinquante centiares* ». Les actes portent que « *le château et ses dépendances, ainsi que les murs du jardin potager ont été édifiés par Monsieur le Baron de Cartier de ses deniers personnels sur les terrains acquis par lui en remploi de ses propres deniers* ».

Succédant au néo-classicisme, l'éclectisme est une tendance en architecture qui se manifesta en Occident entre les années 1860 et la fin des années 1920. Ce mouvement consiste à mêler des éléments empruntés à différents styles ou époques de l'histoire de l'art et de l'architecture. Il se distingue ainsi du néo-classicisme qui consiste à concevoir des bâtiments homogènes d'inspiration unique.

Le château dont Paul de Cartier commandita la construction, paraît s'inscrire dans ce mouvement.

L'éclectisme est une architecture de mise en scène, qui cherche à être observée. Aucun détail n'échappe alors à l'architecte : corniches, cheminées, encadrements, faîtes des toits . Il préfère des compositions et des plans complexes, l'asymétrie, les effets plastiques et sculpturaux et la mise en valeur des matériaux. Il favorise les immeubles polychromes grâce à la combinaison des briques vernies et de la pierre de taille.

Paul de Cartier l'a bien compris dans la conception de son château, « *l'éclectisme, combiné à un emplacement de choix, répond également aux besoins d'une architecture représentative et monumentale. Il facilite la réalisation de façades impressionnantes, non interchangeables, promouvant la fonction de l'immeuble tout comme son propriétaire* ».

Notre œil d'aujourd'hui est effectivement interpellé par la composition et la foison des cheminées extérieures, par la hauteur monumentale de la bâtisse juchée elle-même sur un point culminant du Chant d'Oiseau à plus de 90 mètres, et surtout par l'étonnante asymétrie des façades ainsi que les compositions géométriques et l'alternance des matériaux qui les caractérisent.

Ajouter des meurtrières à la tour Nord, enchâsser une grande serre aujourd'hui disparue au sud de la bâtisse, prévoir des volumes de plus de quatre mètres de hauteur pour les plafonds intérieurs, intégrer dans la décoration intérieure en stuc de la polychromie d'inspiration vénitienne comme creuser un souterrain de liaison avec la « *maison à trois demeures* » relevaient certainement de la personnalité que l'architecte a voulu donner à la « *demeure de campagne* » de son renommé client.

Paul de Cartier a voulu pérenniser l'association de son nom à cette oeuvre de construction. Il fit sculpter sous les escaliers du perron ses armes et celles de son épouse. Il portait « *D'argent à dix losanges accolés et ajoutés d'azur, surmontés d'un casque couronné* » tandis que son épouse Idalie de Burtin portait « *D'argent à la fasce ondée d'azur, accompagnée de trois merlettes de sable* ». Ces armes sont toujours identifiables aujourd'hui.

pierre armoriée gravée dans le perron

plateau armorié

Sous les armes intégrées dans le perron, Paul de Cartier porta aussi la date du 1 juin 1870. Peut-être s'agit-il de la pose de la première pierre. L'avenir dira ce qu'il en est, comme d'ailleurs lèvera le mystère du nom de l'architecte auquel Paul de Cartier fit appel. S'agit-il ainsi de Henri Beyaert, un des grands maîtres de l'architecture éclectique à Bruxelles ?

Les actes de l'époque décrivent le « *château, étant habitation de ville et de campagne » comme « une propriété décorée avec luxe* » et comprenant « *au rez-de-*

chaussée, salle à manger, office, serre, trois salons et fumoir. Neuf chambres à coucher, cabinet de bains, mansardes et cabinets, vastes souterrains voûtés ».

Chose rare à l'époque, « *l'habitation est chauffée par un calorifère* ». Il s'agissait d'un chauffage à pulsion d'air chaud, dont certaines bouches existent encore aujourd'hui.

Paul de Cartier ne s'arrête pas au château mais agrémente son parc, où des bâtiments existent déjà et d'autres qu'il construit.

En parcourant les mêmes actes, on retrouve l' « *Ecurie pour cinq chevaux, la remise et la sellerie* » à proximité de la grille qui s'ouvre sur la drève du Fond du Diable. Ces bâtiments qu'il fit construire ont disparu avec la promotion immobilière débutée en 2000 par une des branches descendantes du Docteur Edmond Cordier et où est érigé dorénavant un immeuble à appartements qui a abusivement reçu le nom de « Jardins du Valduc » alors qu'il est à l'emplacement des remises et du potager...

A l'époque encore, la propriété comprenait « *Jardin anglais, trois serres, orangerie, deux jardins potagers garnis de plus de 600 arbres fruitiers de premier choix et une maison de jardinier formant actuellement trois maisons avec jardin, écurie et grange* ».

Le potager

Un autre acte porte enfin que c'est Paul de Cartier qui fit construire un haut mur de briques entourant ses potagers jusqu'à l'actuelle Rue Valduc où l'on peut encore en voir un pan à côté de la boulangerie Desmet.

Le long de la drève particulière, parfois appelée dans les actes « *avenue du Château* », sur la terre acquise par Paul de Cartier de Henri de Brouckère, se trouvait la « *maison à trois demeures* », plus ancienne donc que le Valduc et assortie d'une grange, d'une cour et de remises. La première demeure fut occupée par la Société Anonyme de la fabrique de céruse et de minium de fer d'Auderghem, l'affaire de Paul de Cartier, et celle-ci y resta au moins jusqu'en 1879. La seconde fut occupée par « *le Sieur Maerschalk au loyer de deux francs vingt-cinq centimes par semaine, avec droit d'occupation jusqu'au premier janvier mil huit cent soixante dix-sept* ». La dernière « *contre le jardin potager* » par « *le Sieur Debaene, jusqu'au premier mars prochain (1877) à raison de dix francs par mois* ».

Idalie de Burtin décéda le 9 décembre 1875 à l'âge de 38 ans, à Auderghem, laissant seuls son époux, Paul de Cartier, et leurs trois filles, âgées de 7 à 4 ans.

Quand on sait que Paul de Cartier resta à la tête de son affaire jusqu'en 1900, on imagine qu'il a pu faire face à cette disparition prématurée.

Peu de temps avant le décès de son épouse, Paul de Cartier avait fait établir, le 20 septembre 1875, un plan figuratif de sa propriété par le géomètre Coen de Nederockerzeel. Celui-ci fut annexé au cahier des charges du Notaire Paul Morren à Bruxelles, cahier des charges destiné à la vente publique de sa propriété.

D'autres recherches nous diront, peut-être un jour, pourquoi Paul de Cartier prit cette initiative du vivant de son épouse, alors que ses affaires semblaient prospérer et qu'il venai à peine d'achever son œuvre de bâtisseur.

En outre, il a peut-être aussi rencontré quelques difficultés puisqu'il constitua, pour une raison encore inconnue, la « *Nouvelle Société pour la Fabrique du Fer* » en 1881 alors que la « Société » du même nom existait depuis 1870. On lit aussi dans les mémoires des descendants d'un de ses parents, Ferdinand van Rynegom de Buzet, veuf d'Eulalie de Cartier, que ce dernier, dans ces dernières volontés relatives au conseil de famille qui devait gérer ses biens au profit de ses enfants, écrivait : « *Je ne veux pas de Paul de Cartier parce qu'il ne sait pas gérer ses propres affaires* »…

Dans un annuaire d'adresses de 1873, apparaît un nommé P. de Cartier, propriétaire comme domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, rue des Chalets 5. S'il s'agit du même Paul de Cartier, ceci indiquerait que Paul et Idalie avaient déjà une autre demeure et expliquerait peut-être l'établissement d'un cahier des charges de vente publique en 1875, dès avant le décès d'Idalie.

****

Une nouvelle famille de châtelains de 1876 à 1916…

Paul de Cartier met donc sa « *demeure de campagne* » en vente publique les 28 septembre et le 12 octobre 1875. Le 12 septembre 1876 il céda ainsi le Valduc à Emmanuel de Prelle de la Nieppe et son épouse, Charlotte de Haussy.

Emmanuel et Charlotte de Prelle résidaient à l'époque au n°77 de l'avenue Louise et ne prirent possession du Valduc que le 1 mars 1877, laissant donc très vraisemblablement Paul de Cartier et sa fille préparer leur départ. Paul de Cartier s'installa à Saint-Josse-ten-Noode, au n°68 de la rue Brant.

Emmanuel de Prelle est né à Nivelles le 3 août 1809. Son père, Charles de Prelle, comme sa mère, Mathilde Wellens, étaient de Nivelles ainsi que ses deux grand-parents, Hyacinthe de Prelle et Charles Wellens, ce dernier ayant d'ailleurs été échevin de la ville.

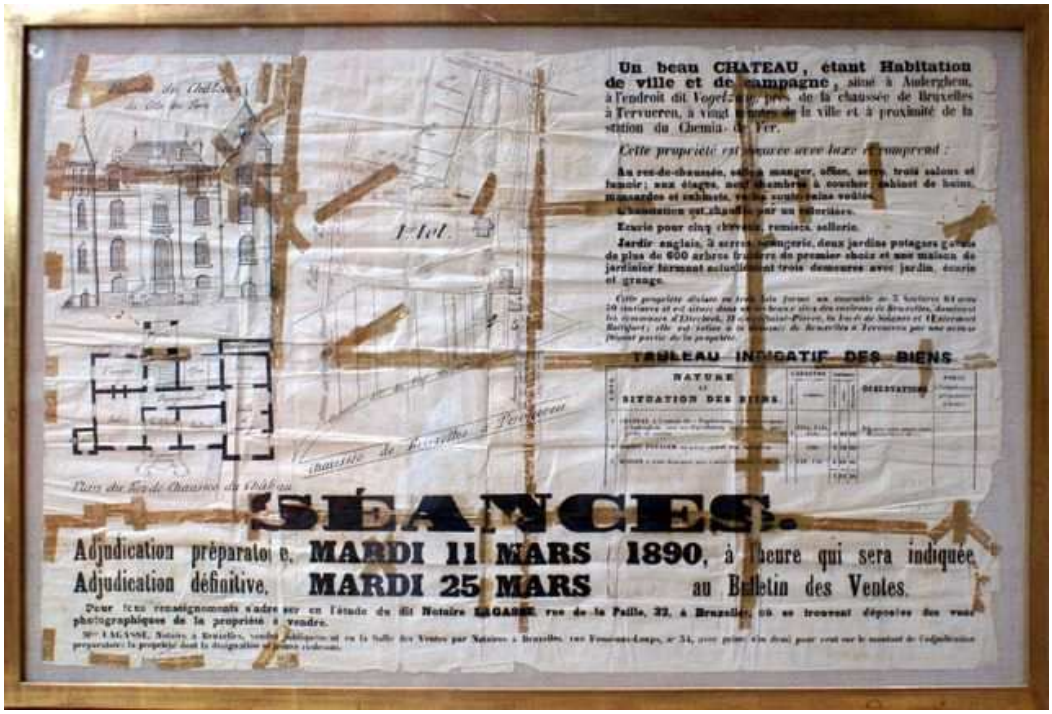
Emmanuel de Prelle épousa le 8 septembre 1841 à Fontaine-l'Evêque Charlotte de Haussy, née le 6 mai 1820 en cette même ville et fille de François de Haussy et de Anne Desmanet d'Erquenne.

Cette fois, après l'industriel que fut Paul de Cartier, c'est une famille d'hommes de droit qui s'installa au Valduc. Emmanuel de Prelle fit en effet carrière dans la magistrature et devint Premier Président de la Cour d'Appel de Bruxelles. Lors de l'achat du Valduc en 1876, il n'était encore, si l'on peut dire, que Président de cette Cour. Quand il prit l'éméritat, il fut fait Commandeur de l'Ordre de Léopold.

Emmanuel et Charlotte de Prelle eurent quatre enfants, Claire qui épousa Auguste van Maldeghem, Conseiller à la Cour de Cassation, Marie qui épousa Léon Mersman, avocat à Saint- Gilles, Charles qui devint Avocat Général à la Cour d'Appel de Bruxelles, et Maxime fut avocat à Ixelles.

Emmanuel et Charlotte de Prelle acquirent le Valduc, avec trois hectares et soixante-deux ares au lieu dit « *Vogelenzang* », et en firent leur demeure de campagne pendant quelques années, tout en gardant leur domicile à l'avenue Louise.

Charlotte de Prelle décéda à Bruxelles le 1 octobre 1883 et Emmanuel de Prelle, à Bruxelles aussi, le 10 avril 1887. Et voilà le Valduc à nouveau mis en vente publique par les quatre enfants d' Emmanuel et Charlotte, une première fois le 7 avril 1888 et une seconde les 11 et 25 mars 1890.



Vente publique 1890

Les actes de l'époque indiquent que « *cette exposition en vente n'a amené aucune offre, que des tentatives faites depuis lors pour aboutir à une vente de gré à gré n'ont pas davantage abouti et que le dit bien a continué jusqu'à ce jour à demeurer indivis* » entre les quatre enfants.

Le 1 juin 1893, les quatre enfants trouvèrent enfin, cinq ans après le décès de leur père, un accord de sortie d'indivision. Claire de Prelle et son mari, Auguste van Maldeghem, habitèrent à Bruxelles, au n° 148 de l'avenue Louise, et reprirent les parts indivises détenues par Marie, Charles et Maxime dans la propriété qui faisait toujours trois hectares et soixante-deux ares.

Auguste van Maldeghem, fils de Pierre van Maldeghem et de Walburge van der Plancke, est né à Bruges le 3 septembre 1841 et épousa le 4 juin 1874 à Bruxelles Claire de Prelle de la Nieppe. Auguste van Maldeghem fut nommé successivement Avocat Général en 1879, Conseiller à la Cour de Cassation en 1887, Président de la Chambre en 1903 et Premier Président de la Cour Suprême en 1907.

Fidèle « *léopoldien* » pour tout ce qui concernait la Congo du Roi-Souverain Léopold II, il fut délégué de la Belgique à la Conférence Anti-esclavagiste de Bruxelles en 1890 et, en 1907, Administrateur de la Fondation de Niederfullbach.

Auguste et Claire van Maldeghem eurent deux enfants nés en 1875 et 1877, Marcel, qui devint lieutenant-général, et André. Auguste et Claire ne quittèrent pas leur demeure de l'avenue Louise et quand Claire vendit le Valduc en 1921, elle habita toujours la prestigieuse avenue bruxelloise.

Dans l'Annuaire des Châteaux de Belgique de 1909, on retrouve la mention « *Van Maldeghem André, Château de Valduc à Auderghem* ». Dans l'édition de 1910, on retrouve à deux reprises le « *Château de Valduc* », un fois au nom d'Auguste et une

seconde fois au nom d' « *André van Maldeghem et Madame* ». André qui avait épousé Germaine Mesdach de ter Kiele née en 1878 et décédée en 1951, a peut-être résidé au Valduc avant la guerre. Ils eurent six enfants dont seul le second, Pierre, naquit à Auderghem en 1904.

Claire et Auguste se passionnèrent pour le Valduc et profitèrent même d'une opportunité pour étendre le domaine. Claire, à qui le Valduc appartenait en propre, acheta le 15 juillet 1898 « *une parcelle de terre sise à Auderghem, au « Valducveld » contenant en superficie avec la moitié du chemin de décharge dix-sept ares dix-huit centiares* » de Pierre Losdyck et son épouse Jeanne Borremans, qui la tenaient eux-mêmes depuis le 9 mars 1877 de Paul de Cartier.

Le cadastre reprend encore en 1898 la dénomination « *Valducveld »* pour les terres qui entouraient le Valduc et un autre acte du 1 juin 1893 reprend la description de servitudes dans le *« chemin dit* « *Diefstraat* » *actuellement rue Valduc* ». En fait, c'est en sa séance du 5 juin 1874 et par sa décision n° 2 65 que le collège échevinal officialisa ce nouveau nom en lieu et place de l'ancienne « *Duivelskeulstraat* » ou « *Diefstraat* », à une époque où Paul de Cartier vivait encore dans sa nouvelle demeure et où ses affaires prospéraient dans la commune, et en confirmant aussi le nom de la terre « *Valducveld* » que la rue longeait.

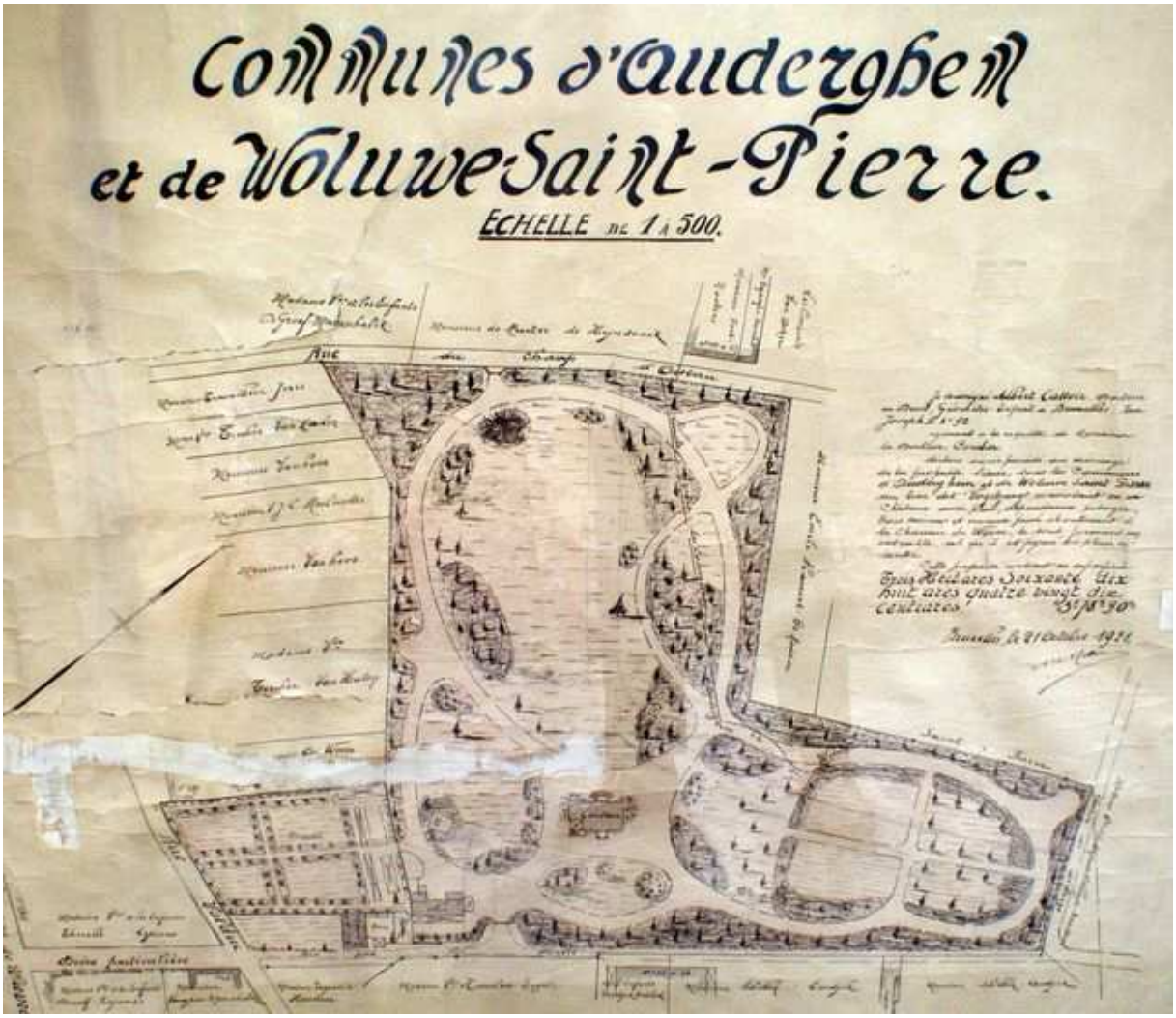
****

Edmond Cordier et le Valduc depuis 1918, un lien fort et bientôt séculaire…

Edmond Cordier

Auguste van Maldeghem, devenu entre-temps président de la Chambre des Représentants, décéda à Bruxelles le 12 mars 1911 à l'âge de 69 ans.

Mais ce n'est que le 19 mars 1918 que sa veuve, Claire de Prelle, se résigna à donner en location à Edmond Cordier « *une maison d'habitation avec les meubles meublant et objets mobiliers qui la garnissent, étant le Château de Valduc, avec toutes ses appendances et dépendances, y compris notamment le chemin et la bande de terrain donnant accès à la Chaussée de Bruxelles, parc et jardin potager, écurie et remises, serre et maison à trois demeures, pour une contenance globale de trois hectares soixante-neuf ares soixante centiares et contenant en superficie d'après titres trois hectares septante-neuf ares soixante-huit centiares* ».



Plan de la propriété en 1921

Ce bail, pour trois-six-neuf ans, était assorti d'une option d'achat qu'Edmond Cordier pouvait lever jusqu'au 30 avril 1921. Elle ne portait que sur les biens immobiliers à l'exclusion des meubles meublant et objets mobiliers qui firent l'objet d'un inventaire lors de la signature du bail.

Edmond Cordier était fils d'Arthur Cordier et de Célestine Panier, dont les portraits sont toujours au Valduc, et le petit-fils d'Isidore Cordier et d'Agnès Dourlet. Il est né à Montignies-sur-Sambre le 13 novembre 1876 et fit ses études de médecine à l'Université Catholique de Louvain. Il épousa à Schaerbeek le 13 octobre 1902 Marguerite Parmentier.

Marguerite Parmentier est née à Schaerbeek le 3 janvier 1881 dans une famille de dix enfants. Son père, Pierre Parmentier né à Saint-Josse-ten-Noode le 24 mai 1840 avait épousé à Schaerbeek le 2 juin 1868 Thérèse Vanderhoeven née à Evere le 15 janvier 1841. Michel Marlier a retracé avec passion en 1980 et en 1987 les origines des parents et aïeux de Pierre et Thérèse. Avec conviction, il montre, à la suite de La Bruyère, à quel point « *nous descendons tous d'un Roi et d'un Pendu*… ».

« *Ayant acquis en 1901, avec la plus grande distinction, son diplôme de docteur en médecine à l'Université de Louvain, il [Edmond Cordier] fut immédiatement attiré par la puériculture et la pédiatrie, branches de la médecine encore presque ignorées chez nous*. » lit-on dans le Bulletin Mensuel du Collège des Médecins de septembre 1955.

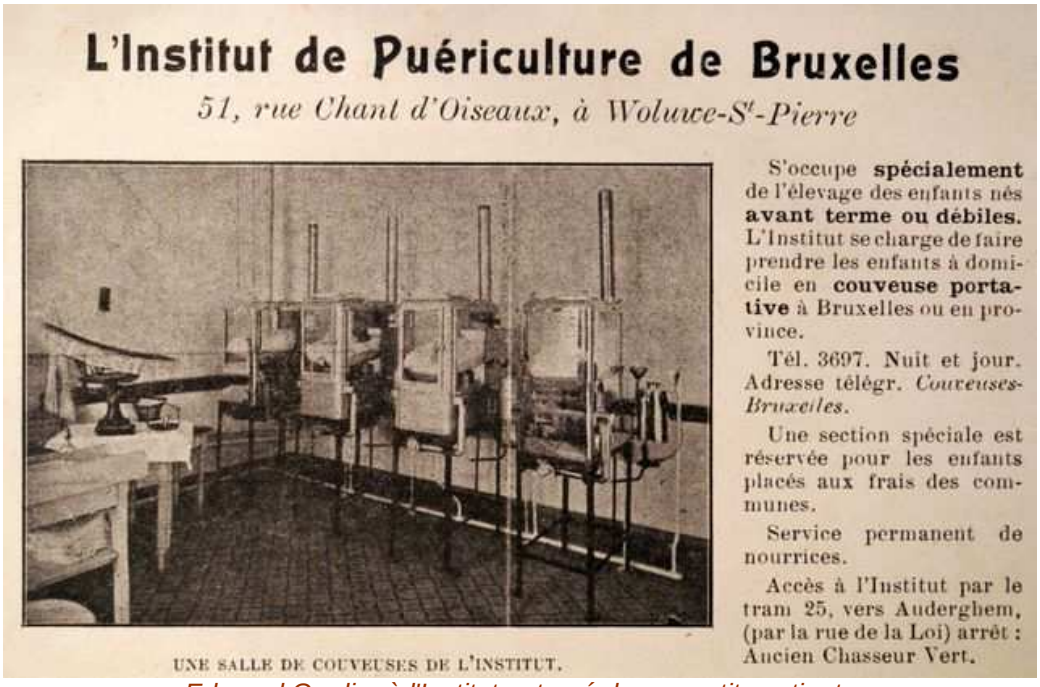
« *Il se rendit à Paris où chez Budin d'abord, chez Marfan ensuite, il s'initia à ces disciplines neuves. Rentré à Bruxelles, il devint le collaborateur d'Eugène Lust, ce pionnier qui avait créé Place des Martyrs, la première Goutte de Lait du pays (c'était le nom qu'on donnait alors aux consultations de nourrissons qui, en plus de conseils qu'elles donnaient, se chargeaient aussi de la distribution d'un lait sain). En 1903, Eugène Lust fonda à Etterbeek la troisième Goutte de Lait du pays* ».

Impressionné par la mortalité des prématurés et des débiles congénitaux, Edmond Cordier fonda en 1905 son Institut de Puériculture et dès 1907, il se lança dans la publication des Annales de l'Institut de Puériculture de Bruxelles. Celles-ci nous livrent de précieux témoignages sur la vie et l'engagement d'Edmond Cordier.

****

Edmond Cordier, un pédiatre renommé dont le nom fut associé à la couveuse portative

Dès 1905, l'Institut, alors dénommé l'Institut des Couveuses d'Enfants et situé à la rue de Louvain au n°94 et à la rue de la Presse au n°37, était desservi par les Filles de la Sagesse qui en assurèrent la direction à partir de 1907. « *Il s'occupe tout spécialement de l'élevage des enfants débiles et nés avant terme. L'établissement possède 15 couveuses, divisées en deux sections complètement séparées. Le personnel, sur demande, la nuit comme le jour, va chercher les enfants à domicile, à Bruxelles ou en province, dans la couveuse portative du Docteurr Cordier. Des nourrices sont attachées à l'établissement. L'établissement reçoit également des nourrissons dont l'élevage à domicile présente des difficultés et les nourrissons en garde* ».


L'Institut de Puériculture de Bruxelles

51, rue Chant d'Oiseaux, à Woluwe-St-Pierre

S'occupe **spécialement** de l'élevage des enfants nés **avant terme ou débiles.** L'Institut se charge de faire prendre les enfants à domicile en **couveuse portative** à Bruxelles ou en province.

Tél. 3697. Nuit et jour. Adresse télégr. *Couveuses-Bruxelles.*

Une section spéciale est réservée pour les enfants placés aux frais des communes.

Service permanent de nourrices.

Accès à l'Institut par le tram 25, vers Auderghem, (par la rue de la Loi) arrêt : Ancien Chasseur Vert.

UNE SALLE DE COUVEUSES DE L'INSTITUT.

Edmond Cordier à l'Institut entouré de ses petits patients

L'Institut ne représentait pas les seules activités d'Edmond Cordier, il était aussi médecin de la goutte de lait et de la crèche d'Etterbeek et il consultait à la Polyclinique Centrale de Bruxelles au n°31 de la r ue Duquesnoy où il ouvrit en 1902 déjà une salle d'orthopédie pour le traitement des déviations de la taille, et dans son cabinet au n°95 de la rue de la Croix de Fer.

Le 24 décembre 1907, les autorités assistèrent à la pose de la première pierre du « *nouvel institut qui recevra les services installés en ce moment rue de Louvain et*

rue de la Presse. Il s'érige au lieu-dit Vogelzang près de l'avenue de Tervueren et du Parc de Woluwé à près de 95 mètres d'altitude. Il est situé sur un plateau dominant l'avenue de Tervueren au milieu d'un vaste jardin de plus de 5000 mètres carrés. Il recevra l'air et la lumière en abondance. Il comprendra deux sections, celle des enfants nés avant terme et débiles et celle des enfants en nourrice. Chacune d'elles sera divisée en trois catégories distinctes. Une salle d'opérations sera annexée à l'établissement qui sera ouvert en août prochain. Il sera aménagé pour recevoir cent cinquante nourrissons ».

« *L'établissement sera entièrement chauffé au moyen de la chaleur dégagée par un chauffage central à l'eau chaude. La ventilation sera assurée par des entrées et des sorties d'air aménagées dans toutes les pièces. L'été, les nourrissons seront placés dans le vaste jardin de 5000 m2 qui entourera l'Institut et feront de la sorte une cure d'air permanente* ».

Dès le 1 juin 1909, le Docteur Cordier consulta tous les jours en son nouveau cabinet du n° 192 de la rue de la Loi et, à partir de l'ouv erture du nouvel Institut, les mardi, jeudi après-midi et le dimanche matin, à l'adresse de l'Institut.

Edmond Cordier fut aussi et très tôt un visionnaire et un inventeur. Sa réputation et l'efficacité des services de l'Institut doivent beaucoup à la couveuse portative, brevetée en Belgique et à l'étranger et qui « *permet le transport des enfants débiles depuis le lieu de leur naissance jusqu'à l'établissement où ils doivent être soignés et élevés dans les conditions hygiéniques et de sécurité désirables, ce qui, jusqu'à présent, n'avait point encore été réalisé* ». L'appareil, avec la bouillotte remplie d'eau, pesait environ 8 kilos et Jacques Dykmans, petit-fils d'Edmond, se rappelle encore ses stages de jeune étudiant en pédiatrie dans les années 1950, à l'Institut ainsi que ses déplacements pour aller quérir les petits clients de l'Institut.

Edmond Cordier à l'Institut entouré de ses petits patients

Edmond Cordier écrivait : « *l'expérience prouve qu'un enfant né prématurément présente de l'hypothermie et que celle-ci a naturellement une tendance à s'accroître et peut entraîner souvent la mort. La couveuse, le lait de nourrice constituent les planches de salut. On peut téléphoner à l'Institut le jour et la nuit : il se charge de faire prendre l'enfant à domicile en couveuse portative. Il sera mis de suite en couveuse à poste fixe, recevra du lait et des oins dévoués donnés par un personnel expérimenté* ».

Comme prévu en août 1909, « *à la date prévue et en dépit des prévisions sceptiques de certains, l'Institut a occupé les nouveaux locaux érigés pour le recevoir. Nous voilà délivrés d'un cauchemar, car les anciens locaux étaient antihygiéniques et insalubres. On ne conçoit pas qu'un établissement destiné à recevoir des malades ou une agglomération de personnes ayant besoin d'air pur en abondance se trouve perdu en plein centre de Bruxelles. Tous les instituts médicaux hospitalisant devraient se trouver « extra muros ». Les aménagements extérieurs de l'Institut sont conçus de façon à pouvoir recevoir 150 nourrissons. Toutes les salles abondamment éclairées, sont dallées en céramiques, les angles en sont arrondis et toutes les portes sont à dormant. Partout des entrées et des sorties d'air ont été aménagées. La construction a été orientée de façon judicieuse et est baignée de lumière de toutes parts* ». Ainsi témoignait Edmond Cordier dans le numéro des Annales du 1 septembre 1909.

Officiellement, l'Institut fut inauguré le 23 octobre 1909 à 16 heures en présence des nombreux confrères d'Edmond Cordier et des autorités.

Fidèle à ses convictions, Edmond Cordier fit installer aux côtés de l'Institut, « *une étable modèle renfermant vaches, chèvres et ânesses » pour mieux compléter le travail des nombreuses nourrices attachées à l'Institut.*

La ferme à côté de l'Institut avenue du Chant d'Oiseau

« Afin de disposer à l'Institut d'un lait provenant de vaches saines, bêtes du pays, nourries d'une façon convenable, et qui ne puisse être adultéré d'une manière quelconque pendant le transport, j'ai fait annexer à l'Institut une étable qui renferme des vaches, des chèvres et des ânesses. Comment est cette étable ? Le pavement est imperméable et permet l'écoulement facile des urines et des eaux de lavage. Elle est également abondamment éclairée et largement ventilée. Elle renfermera également des chèvres et des ânesses à cause des bons résultats qui donne parfois le lait de chèvre dans l'alimentation des nourrissons et des qualités précieuses du lait d'ânesse qui en fait le meilleur succédané du lait de femme chez les prématurés ».

****

L'Institut obtint en 1910 un diplôme de médaille d'Or à l'Exposition Internationale de Bruxelles

« *A côté de cet important perfectionnement apporté au service du lait, il en est un autre qui va être réalisé et qui vise le facteur « air ». Afin de réaliser ce desideratum, une terrasse va être édifiée de plein pied avec les salles de telle façon que les nourrissons pourront y être transportés dès que la toilette du matin aura été faite. Située au sud-est, elle sera abritée des vents dominants du sud-ouest et des vents piquants du nord par les cloisons vitrées. Je tenais à signaler ces diverses améliorations, même avant leur réalisation complète, afin de montrer le souci constant de progrès qui préside à la direction de l'Institut* ».

Les équipements de l'Institut étaient eux aussi d'avant-garde, avec notamment leurs couveuses fixes. « *Nous attirons l'attention sur les appareils d'incubation et sur le mode d'installation de ces appareils qui présente sur l'antique modèle de Lion de très précieux avantages mentionnés dans les Annales de la Policlinique de Bruxelles, en 1907. Nos appareils, indépendamment d'un élégance plus grande, sont plus faciles à désinfecter et à aérer que la couveuse Lion. Ils permettent en outre, à cause des parois vitrées, une surveillance plus facile du couveux et l'alimentation exceptionnelle, il est vrai, mais nécessaire, dans certains cas, de l'enfant dans l'appareil à incubation* ».

La reconnaissance de l'Institut ne se fit pas attendre. A l'Exposition d'Hygiène Infantile tenue à Anvers en février 1910, l'Institut obtint un diplôme de médaille d'or. A l'Exposition Internationale de Bruxelles toujours en 1910, l'Institut occupa un emplacement dans le groupe III de la section belge et y reçu aussi le diplôme de médaille d'or.

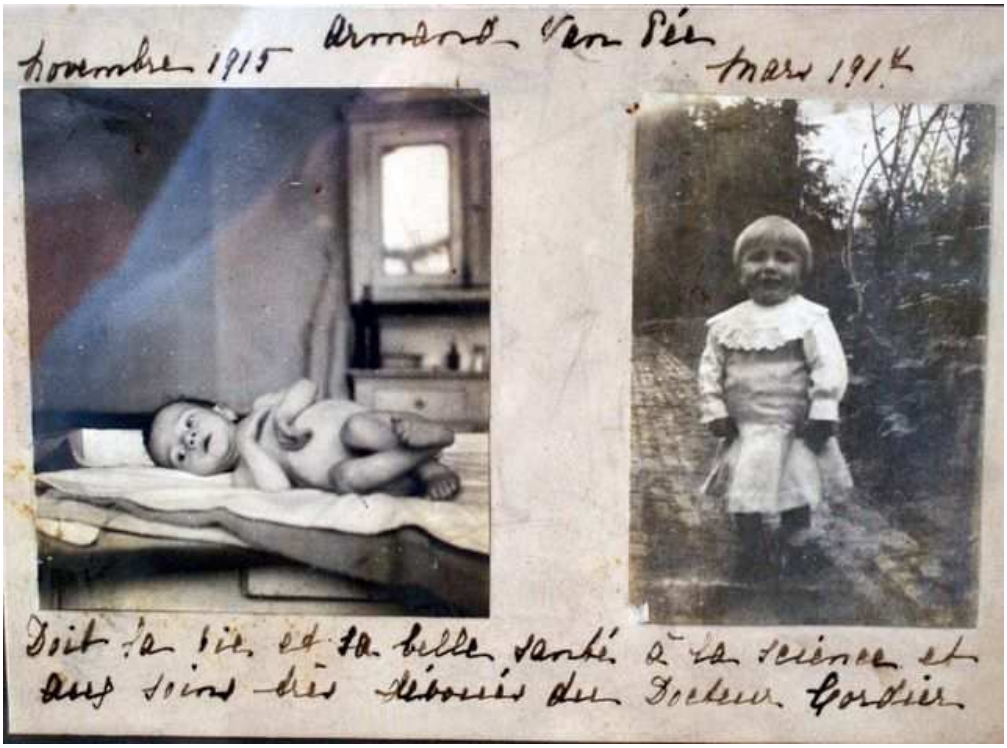
Diplôme Exposition Internationale de Bruxelles 1910

Edmond Cordier donna aussi des conférences comme les 15 leçons données en septembre 1913, partiellement à l'Institut et à la Polyclinique de Bruxelles dont il était d'ailleurs le chef du service de pédiatrie ou encore la conférence prononcée le 13 novembre 1913 à l'ouverture de l'école de puériculture de Bruxelles sur le thème de l'allaitement maternel. Edmond Cordier fut bientôt nommé aussi secrétaire-adjoint de la Ligue Nationale Belge pour la protection de l'enfance du premier âge. Il fut d'ailleurs membre fondateur en 1944, de la Ligue, ancêtre de l'œuvre Nationale de l'Enfance créée à l'issue de la guerre 14-18.

En 1914 encore, le Docteur Cordier ouvrit à l'Institut une section de médecine et d'orthopédie, essentiellement pour les enfants atteints de malformations congénitales.

« *Pendant la durée des hostilités, l'Institut, comme tous les établissements hospitaliers, connut des jours critiques, la crise alimentaire et les difficultés financières faillirent faire sombrer, à plusieurs reprises, la barque qui portait sa fortune. Mais le dieu des tempêtes veillait sur l'esquif et le fit aborder, sans avaries, au port, à travers les écueils amassés sur la route* ». Voilà ce que dit Edmond Cordier dans l'éditorial du n°1 des Annales de mai 1920.

Pendant la guerre, l'Institut donna de l'extension au service des rachitiques. En août 1918, le Comité National, rendant un hommage public à l'organisation des services de l'Institut, y installa la Colonie orthopédique de Woluwe-Saint-Pierre et 125 enfants y furent admis.



Témoignages de gratitude de la part d'un patient 1917

Edmond Cordier poursuivit donc plus que jamais ses activités et trouva de surcroît le temps de rassembler ces connaissances et celles de l'Institut dans un ouvrage qui connut six éditions, la première en 1917 avec pas moins de 308 pages et la dernière en 1945 avec 460 pages…

Le Vade-Mecum de Puériculture du Docteur Cordier fut préfacé le 1 septembre 1917 par Henri Jaspar, alors Ministre de l'Intérieur et part d'un constat du Docteur Cordier que sur 1000 enfants qui naissent, il en meurt environ 200 dans la première année et les 2/3 des décès totaux frappent des enfants de 1 à 5ans. « *Tous les médecins sont d'accord, écrit Edmond Cordier, pour affirmer que la plupart des décès dus à la diarrhée (et ils constituent presque la moitié des décès des enfants en dessous d'un an) sont évitables parce qu'ils sont dus en grande partie à l'ignorance des mères* ».

Dans son mot d'introduction daté du 28 juin 1915, Edmond Cordier dit avoir profité des loisirs forcés de la guerre pour remédier à cette ignorance et il destina donc son ouvrage « *à l'usage des futures mères, des mères et des personnes chargées de les conseiller* ».

****

Edmond Cordier reçut le comte et la comtesse de Paris à l'Institut après avoir soigné leurs enfants

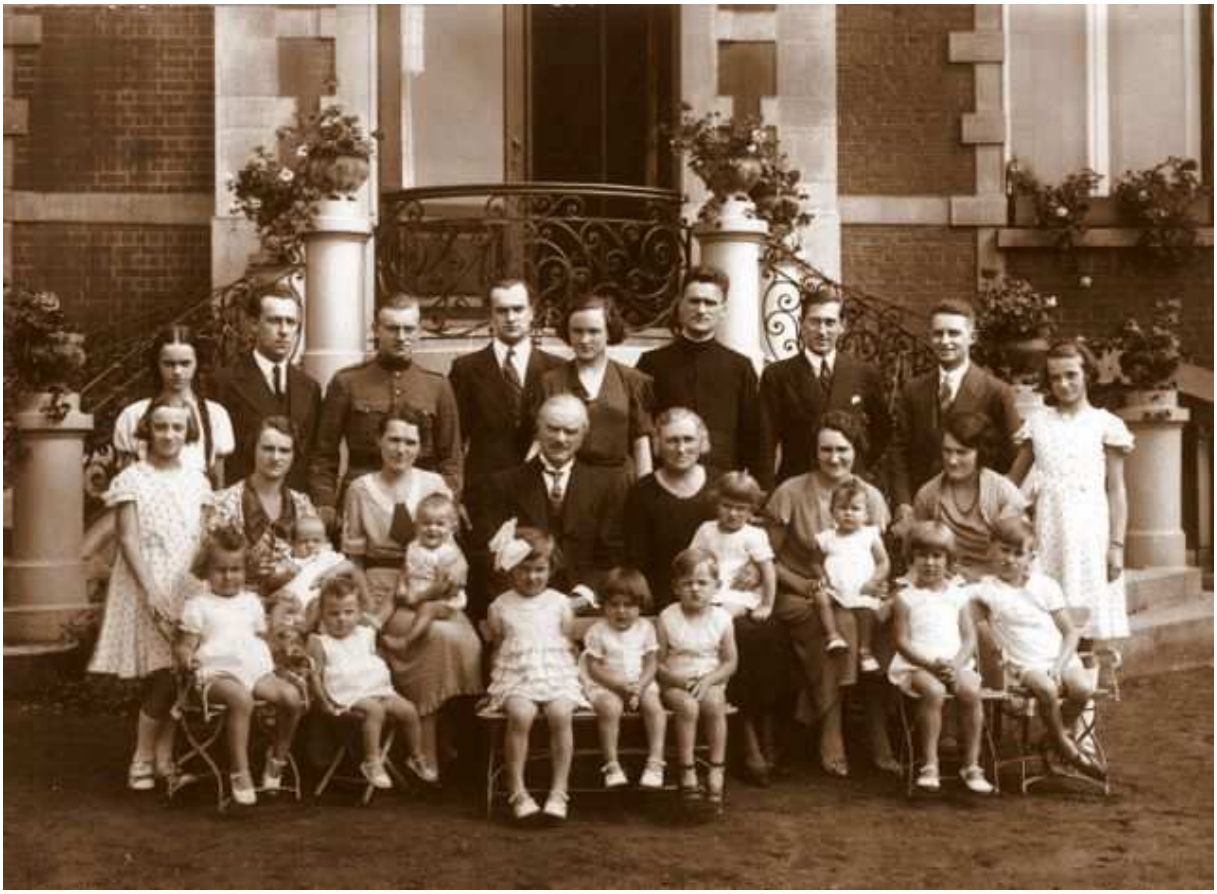
Après la guerre, le succès de l'Institut nécessita de nouvelles extensions et un nouveau bâtiment fut réalisé pour doubler sa capacité. Il fut inauguré en 1936 en présence du Comte et de la Comtesse de Paris qui avaient voulu honorer celui qui avait à plusieurs reprises déjà soigné leurs enfants.

Inauguration de l'Institut de Puériculture en présence du Comte et de la Comtesse de Paris, du Ministre Henri-Jaspar et du Nonce Apostolique. A gauche Marguerite Cordier (1936)

Edmond Cordier présente l'Institut de Puériculture au Comte et à la Comtesse de Paris (1936)

****

Edmond Cordier et Marguerite Parmentier, fondateurs d'une dynastie .. la famille Cordier! *car Dans la famille Cordier, C'est de l'hérédité* (S. M.)



Famille Cordier en 1935

Mais Edmond Cordier n'était pas que ce médecin réputé et reconnu. Ne dédicaça-t-il pas son Vade-Mecum *« à ma femme bien aimée, qui a orné notre foyer d'une couronne de onze enfants, qu'elle a tous allaités, ma collaboratrice de tous les instants, qui a toujours partagé ma vie de travail et m'a aidé dans mon labeur quotidien* » ?

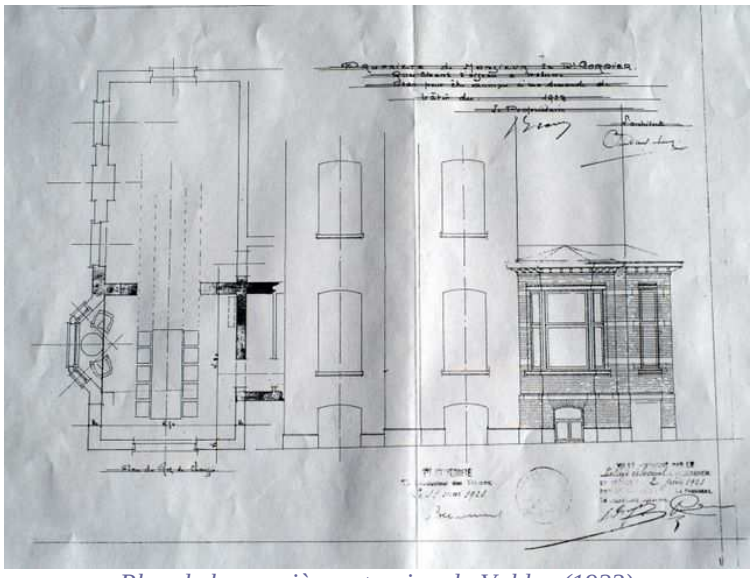
En septembre 1955, le Bulletin Mensuel du Collège des Médecins de Bruxelles lui rend d'ailleurs hommage : « *Cordier eut le bonheur d'être aidé dans toute son activité par une compagne admirable qui, malgré la charge de ses très nombreux enfants, parmi lesquels on compte un prêtre et un médecin, fut pour son mari une animatrice de tous les instants* ».

Edmond et Marguerite Parmentier emménagèrent en 1909 dans la maison qu'Edmond fit construire et adosser à l'Institut. La famille allait bientôt compter onze enfants, Lucie née à Schaerbeek le 7 juillet 1903, Robert né à Schaerbeek le 14 novembre 1904, Marie-Thérèse née à Schaerbeek le 14 mai 1906, Suzanne née à Schaerbeek le 27 juin 1908, Jean né à Woluwe-Saint-Pierre le 17 février 1910, Henri né à Woluwe-Saint-Pierre le 26 mars 1912, Geneviève née à Woluwe-Saint-Pierre le 25 juin 1914, Marie-Josée née à Woluwe-Saint-Pierre le 21 juillet 1916, Christiane née à Woluwe-Saint-Pierre le 30 octobre 1919, Hélène née à Bruxelles le 25 août 1921 et Ghislaine née à Bruxelles le 5 février 1924.

Pour une si grande famille, la maison proche de l'Institut se révéla progressivement trop étroite.

Depuis 1909, Edmond et Marguerite Cordier connaissaient bien le quartier, encore campagnard et peu habité, et aussi le Valduc et ses habitants. Ils y emménagèrent donc en mars 1918 à la suite du bail conféré par Claire de Prelle, veuve d'Auguste van Maldeghem et levèrent l'option d'achat le 1 juin 1921, peu avant la naissance de leur dixième enfant.

En 1923, le 2 juin, le Collège Echevinal d'Auderghem autorisa une première extension du Valduc, en lieu et place de la serre adossée au Valduc, un grand salon qui fut destiné pendant des décennies à la salle de billard au rez-de-chaussée. En 1936, l'année même de l'extension de l'Institut, un étage fut ajouté pour abriter le bureau particulier d'Edmond Cordier au-dessus du salon du billard.



Plan de la première extension du Valduc (1923)

Des photos et des films témoignent de la vie d'Edmond Cordier et de sa nombreuse famille au Valduc, de la villa Primerose à Duinbergen, des dîners de famille, du jubilaire de leurs cinquante ans de mariage et de bien d'autres événements.

La famille Cordier en 1921. Ghislaine n'est pas encore née

Les "cinq petites" en 1928. Ghislaine est là! La toute petite

****

Les Noces d'Or le 13 octobre 1952

Les noces d'or 1952

Arrêtons-nous un instant sur ce jubilaire de leurs cinquante ans de mariage fêté au Valduc le 13 octobre 1952. Il nous livre deux beaux témoignages, notamment sur la personnalité d'Edmond et de Marguerite Cordier.

Le premier est le menu qui nous est resté de cette grande fête au Valduc. Derrière le monogramme entrelacé M-E et un beau chaudron doré qui sûrement ouvrit l'appétit des hôtes, on lit :

Crème Portugaise
Délicieuses Lucullus
Darne de saumon, Sauce
Mousseline
Gigue de Chevreuil à la Grand
Veneur, Compote de reinettes
Glace Jubilé
Fruits et Desserts

Bien malheureusement, le menu ne nous dit pas ce qui fut extrait de la bonne cave du Valduc pour arroser ce beau repas. C'était pourtant sans conteste une bonne cave, murée qu'elle fut pendant la guerre pour en assurer la pérennité et le bonheur de la famille.

Le second témoignage reste cet émouvant discours prononcé à cette occasion par leur gendre, Simon Mayence époux de Marie-Thérèse la deuxième fille:

On m'a demandé pour la circonstance
De raconter à l'assistance
La vie de nos parents
Que nous fêtons pour le moment.
Comme d'après nos voisins
Je ne suis pas fort malin,
Je prie le Bon Dieu et mon saint patron
De me donner l'inspiration.

Un jour, Célestine dit à Arthur, son homme,
Hé ! Copain, regarde mon embonpoint
Dans quelques jours, j'en aurai une bonne;
Pour moi, ce sera un gamin..

Il fait des pas de danse dans ma bedaine.
On dirait qu'il a mangé de l'avène (avoine)
Je vous dis que ce sera un nerveux,
Et que, foi de mes aïeux,
Ce n'est pas encore avec celui-là
Qu'on fera un marchand de tabac.

Le jour de la délivrance,
Il n'y a que sauter au plafond qu'il na pas fait ;

Il sentait déjà son importance
Et il voulait le montrer,
C'était un beau marmot,
Ni trop sec, ni trop gros ;
Il tétait avec entrain.
C'est ça qu'il a de belles dents.
Il n'a jamais pissé dans son lit
Et c'est sans donner de ruse qu'il a grandi.

C'est ainsi que notre bonhomme
Est arrivé en âge d'école.
Papa Cordier avait trouvé
Que pour la question d'étudier,
Le Collège St Joseph à Chimay
N'est pas trop mauvais.
Mais le surveillant Cuvelier
Qui est même devenu curé à Obaix-Buzet,
M'a un jour raconté
Que le petit nerveux
Etait un peu fougueux
Et que pour le dresser un peu plus
On avait mis l'écolier têtu
Aux études à La Louvière
Où il y avait une discipline de fer.
Edmond était fort malin.
On a jugé évidemment
Qu'avec un pareil gamin,
Il fallait faire un médecin.

A peine sorti d'humanités,

Il vient à l'idée d'Edmond Cordier
De se faire curé.
Sans tambour ni trompette, il entre en séminaire
Mais sacré nom d'un tonnerre,
Il était à peine entré qu'il était déjà sorti.
Et bien sûr sans espoir de revenir.
Il avait mille coups raison.
Il allait donner au pays une cargaison
D'enfants et de petits-enfants.

Le voilà à l'université.
D'emblée il fait honneur à la faculté.
Grande distinction, la plus grande distinction,
Les plus beaux grades toutes les sessions.

Et c'est un tourne-main
Qu'il décroche le diplôme de médecin.

Ce n'est pas le tout d'avoir étudié,
Pour se nourrir il faut encore travailler.
Il faut former un ménage
Et ça, c'est un autre ouvrage.
Notre docteur a beaucoup de qualités,
Courageux, travailleur, intelligent,
Il sent pourtant qu'il a un défaut fort emmer. . .
Il est fort jeune et un peu emprunté.
Comment remédier à cette affaire-là
Et faire partir son air jeunet ?
Pas de difficultés pour Edmond Cordier.
Il sent qu'il a des poils à son nez,

Qu'il faudra les utiliser
Mais si ceux-ci ne sont pas encore bons,
Il en a encore plus à son menton.
Il laissera pousser son bouc et sa moustache
Si les clients ne viennent pas, c'est des lâches.

Comme spécialité,
Il a su vite trouver.
C'est aux enfants
Qu'il va consacrer son temps.

La meilleur médecine, c'est d'avoir une grande famille,
Des garçons et des filles,
Bien portants
Bien venants.
Mais avez-vous déjà vu avoir des enfants sans femme ?
Il faudra bien en chercher une,
Le meilleur moyen de faire son bonheur,
C'est d'aller au bal des ingénieurs.
Sitôt dit, sitôt fait !
Le voilà parti sans tarder,
Avec sa bonne jaquette,
Ses escarpins, sa plus belle pochette,
Il regarde les filles, leur chic' prestance,
Qui sans se fouler, font des pas de danse.
Là-bas dans le coin,
Celle-là qui ne dit rien,
Elle n'a pas mal air,
Et ferait bien son affaire.
Tout doucement,

Il s'adresse à son voisin,
« Comment s'appelle
Là-bas, la belle ? »
« Marguerite Parmentier ».
« Ca rime avec Cordier »
« Ce ne pourra que bien aller ».

Il s'approche à petits pas
« Tu es jeune et jolie,
Je t'aime à la folie,
J'ai de l'ordre et de la patience,
Faisons plus ample connaissance,
Marguerite, fais mon bonheur,
Donne-moi ton cœur,
Tu verras, ce sera charmant,
Nous aurons beaucoup d'enfants. »
Il a tenu parole, notre lascar en question,
Il a eu avec Margoton,
Ni plus ni moins, onze rejetons.

Depuis le 13 octobre 1902,
Ensemble ils ont vécu heureux.
Il y a bien eu par moments,
De petits événements,
Mais ça n'a jamais duré longtemps.
C'a été une vie de bonheur et de travail
Au milieu de toute cette marmaille.

La famille, les affaires, tout prospérait.
Au milieu des enfants, Edmond était à son jeu.

La clientèle était si importante
Et sa réputation devenue si grande
Qu'aussi bien de France que de Belgique
Arrivait toute une clique
De marmots
Pour soigner leurs bobos.

La pleine force de l'âge,
Plein d'ardeur et de courage,
Soutenu par une bonne femme
Qui n'avait pas peur de ses peines,
Il a résolu de fonder l'Institut.

A partir de ce moment-là
C'a été une longue vie de tracas
Pour le père, professeur et docteur,
On ne comptait pas les heures,
Di dévouement, des soins, des consultations,
Des opérations, tout ce qu'exige la profession.

Soigner les riches et les pleins de sous,
Aussi bien de jour que de nuit,
Se dévouer pour tous sans jamais de dégoût.
Pour lui, c'était un sacerdoce
De soigner tous les gosses.

Pour la mère, épouse et ménagère,
C'est tout à fait la même affaire.
Entretenir les petits,
Veiller sur lui,

Servir de bonne à tout faire
Et même de secrétaire.
Et si à l'Institut une nourrice à certains coups
Se trouvait en défaut,
Il n'y avait rien avec ça,
Notre maman était là.

Tous vous comprendraient
Que ça ne va plus toujours droit,
Et je vous dis que je devine
Que des jours, les béguines
Les auraient fait tourner sots,
Encore plus vite que les marmots.

Savez ce qu'ils faisaient dans ces cas-là ?
« Chauffeur, disait-il, on s'en va,
Au diable cigares, pernod, chocolats,
Je vais tremper mon âme et penser à l'au-delà ».
Et il partait à la Trappe avec violence
Pour reprendre son calme et ses sens.
Mais croyez-vous qu'Edmond sait se passer de Marguerite ?
Au bout de quelques heures, il revenait bien vite
Se blottir dans les jupes de sa petite.
Quand elle n'était bien derrière,
Il la trouvait amère.

A toute histoire, il y a une moralité.
C'est que nous pouvons regarder avec fierté
La vie de courage, de travail et d'honnêteté
Qu'ils ont menée sans flancher.

Que ça nous serve d'exemple
Et que dans quelques ans,
S'il plaît à nos enfants
De nous en dire autant,
Nous répondrons avec fierté :
« Dans la famille Cordier,
C'est de l'hérédité ».

Et comme il faut une fin à tout,
En leur nom, je vous dis à tous :
« Soyez là dans dix ans
A leurs noces de Diamant ».

La vie en décida autrement, les noces de Diamant ne seraient pas célébrées au Valduc…

Mais Simon Mayence a su, dans ses lignes qui riment, illustrer la vie déjà belle et remplie d'Edmond et Marguerite. C'est presque une biographie qu'il nous laisse, en donnant à ce couple mythique une touchante humanité.

Edmond et Marguerite laissèrent aussi quelques souvenirs issus des témoignages du quartier. Ainsi, son grand cœur conduisit Edmond à ouvrir les terres de sa propriété pendant la dernière guerre aux habitants du quartier, menacés par la famine. Les prairies se muèrent alors en un patchwork de potagers, rassurant ainsi le ventre des voisins du Valduc.

Cette belle prairie, qui s'étendait du jardin au pied de la demeure jusqu'à l'avenue du Chant d'Oiseau, a nourri aussi pendant de nombreuses années, les chevaux de la Gendarmerie siégeant dans les bâtiments proches du Boulevard Général Jacques. Deux fois par an, la Gendarmerie venait faire les foins dans la prairie, au grand bonheur des enfants et petits-enfants d'Edmond et Marguerite.

Les époux cordier furent également très actifs autour de l'Eglise Saint Julien, construite en 1906 et détruite en 1965. Toujours selon les témoignages d'habitants du quartier, ils avaient leurs chaises réservées, ainsi que pour tous leurs enfants, dans le chœur de l'église.

Marguerite est d'ailleurs la donatrice, probablement en 1927, d'un des huit vitraux de l'église réalisés par G.J. Gas, un artisan et vitrier de la Chaussée de Wavre. Ce vitrail portait les mentions « *Sanctus Vincentius a Paulo / Divinae caritatis eximius heros* » et « *Don de Mme Cordier* » et se situait dans la nef gauche de l'église.

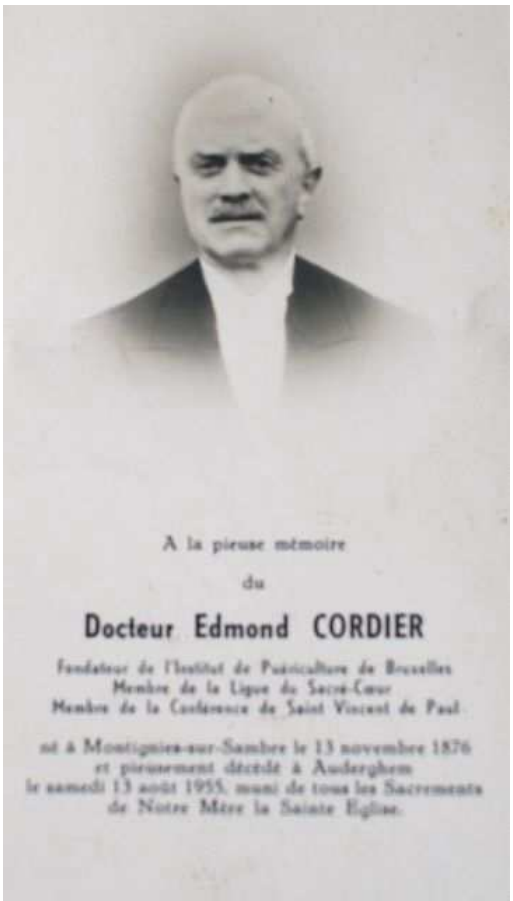
Pour sa part, Edmond Cordier a fait don à l'église d'une des deux cloches les plus pesantes. Prénommée « *Margareta* » et d'un poids de 172 kilos, elle fut enlevée par les Allemands en 1943 et ne fut jamais retrouvée par la suite. L'IRPA, Institut Royal du Patrimoine Artistique, conserve des photographies de cette cloche faites juste après leur enlèvement.

Eglise Saint-Julien

Edmond Cordier présida le Comité Scolaire de l'église Saint Julien. Il fut aussi vice-président de l'Association Catholique Démocratique dont il présida en 1927 le Comité de la Première Zone de Propagande qui correspondait à la circonscription paroissiale de saint Julien.

****

L'histoire continue ...



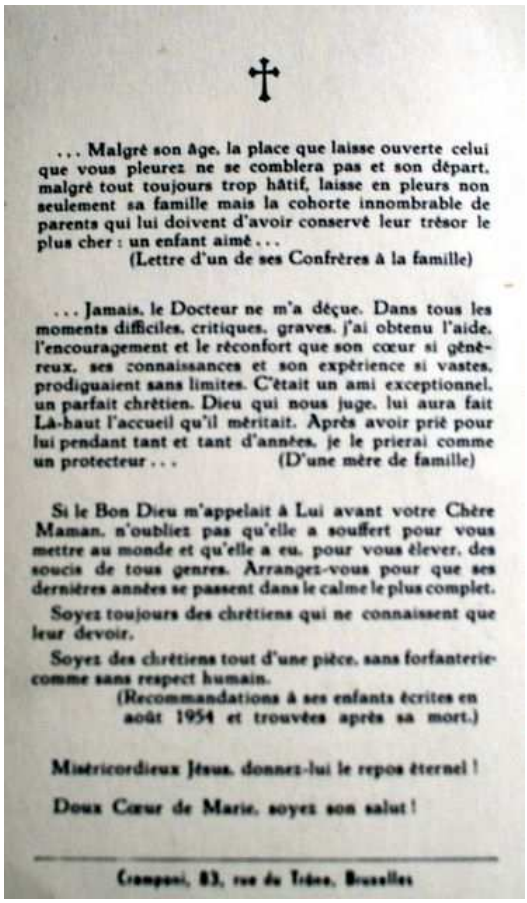
A la pieuse mémoire

du

Docteur Edmond CORDIER

Fondateur de l'Institut de Puériculture de Bruxelles
Membre de la Ligue du Sacré-Cœur
Membre de la Conférence de Saint Vincent de Paul

né à Montignies-sur-Sambre le 13 novembre 1876
et pieusement décédé à Auderghem
le samedi 13 août 1955, muni de tous les Sacrements
de Notre Mère la Sainte Eglise.



✝

... Malgré son âge, la place que laisse ouverte celui que vous pleurez ne se comblera pas et son départ, malgré tout toujours trop hâtif, laisse en pleurs non seulement sa famille mais la cohorte innombrable de parents qui lui doivent d'avoir conservé leur trésor le plus cher : un enfant aimé ...
(Lettre d'un de ses Confrères à la famille)

... Jamais, le Docteur ne m'a déçue. Dans tous les moments difficiles, critiques, graves, j'ai obtenu l'aide, l'encouragement et le réconfort que son cœur si généreux, ses connaissances et son expérience si vastes, prodiguaient sans limites. C'était un ami exceptionnel, un parfait chrétien. Dieu qui nous juge, lui aura fait Là-haut l'accueil qu'il méritait. Après avoir prié pour lui pendant tant et tant d'années, je le prierai comme un protecteur ... (D'une mère de famille)

Si le Bon Dieu m'appelait à Lui avant votre Chère Maman, n'oubliez pas qu'elle a souffert pour vous mettre au monde et qu'elle a eu, pour vous élever, des soucis de tous genres. Arrangez-vous pour que ses dernières années se passent dans le calme le plus complet.

Soyez toujours des chrétiens qui ne connaissent que leur devoir.

Soyez des chrétiens tout d'une pièce, sans forfanterie comme sans respect humain.
(Recommandations à ses enfants écrites en août 1954 et trouvées après sa mort.)

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel !

Doux Cœur de Marie, soyez son salut !

Imprimé, 83, rue du Trône, Bruxelles

Edmond Cordier décéda au Valduc le 13 août 1955. Il est enterré dans un caveau familial de caractère qu'il avait fait construire au cimetière communal d'Auderghem et qui porte la mention « *Ici reposent en attendant la résurrection, le Docteur Edmond Cordier, son épouse Marguerite Parmentier, et Henri Cordier* ».

Bonne-Maman Cordier (Marguerite Parmentier)

Marguerite demeura au Valduc jusqu'en 1958, année où elle décida de s'installer dans un immeuble, presque familial au vu du nombre de membres de la famille qui y résida, situé à côté de l'Eglise Notre-Dame des Grâces.

Le Valduc resta alors presque à l'abandon et fut même parfois squatté…A la demande de Marguerite Cordier, Paul De Smedt, son gendre, se chargea d'introduire une demande de lotissement qui fut acceptée par les communes d'Auderghem et de Woluwe-Saint-Pierre en août et octobre 1960. La vente des terrains débuta dès janvier 1961, au moment même où s'achevait la nouvelle avenue à laquelle le renommé Docteur Cordier allait donner son nom.

C’est en effet lors de la séance du 2 décembre 1960 que le Conseil communal d’Auderghem décida de donner à cette avenue qui allait relier l’avenue du Chant d’Oiseau à l’avenue des Paradisiers, le nom du Docteur Edmond Cordier « *en reconnaissance des grands services rendus, pendant une cinquantaine d’années, à l’humanité* ».

Le 9 avril 1963, Marguerite Cordier et ses onze enfants vendirent le Valduc et un terrain de trente ares quatre-vingt sept centiares, au petit fils aîné d’Edmond et de Marguerite, Jacques Dykmans, né le 17 avril 1928 et fils de Lucie Cordier et de Paul Dykmans, et son épouse Marguerite Michelet, née le 8 avril 1931. Jacques et Maggy étaient de retour du Congo belge où Jacques avait passé ses premières années de pratique de la médecine, et de la pédiatrie en particulier.

Jacques reçut en outre, par donation de sa mère Lucie Dykmans, le 1 octobre 1964, un terrain de deux ares cinquante centiares jouxtant le Valduc.

Jacques et Maggy mirent beaucoup de soin et de cœur à faire du Valduc une demeure familiale et ouverte aux autres, et d’abord à leurs enfants Eric, Yves, Patricia et Hervé. Jacques réalisa de nouvelles plantations destinées à créer autour

du Valduc l'écrin de verdure qui devait dorénavant remplacer le parc d'Edmond Cordier et ses belles perspectives.

Le 1 septembre 2005, dans la lignée familiale, Patricia Dykmans fille unique de Jacques et Maggy Dykmans , son époux Frédéric de Schrevel et leurs enfants, Henry et Arthur, ouvrirent une nouvelle page de la vie au Valduc… et aussi celle de ce recueil…

Famille de Schrevel 2008

2007

Le Valduc, 6 septembre 2008.